

# 1

Un jour, l'amour s'en va, on sait pas comment, on sait pas pourquoi et finalement, je crois que le mieux à faire, c'est d'essayer de s'en foutre...

J'ai renoncé à comprendre ce qui se passe dans nos têtes et à partir de quand s'opère ce putain de basculement qui transforme une belle histoire en calvaire ou en boucherie. En tout cas, ce jour-là sur le quai de la gare, dans le froid du petit matin, je savais qu'elle reviendrait pas, et j'étais soulagé...

J'étais retourné à la bagnole, les poings au fond des poches, avec l'impression d'être en vacances.

Bizarre comme sentiment... Je m'étais accroché à elle tant que j'avais pu, je l'avais aimée, vénérée, adulée... Je l'avais suppliée de ne pas partir, presque à genoux. Une vraie fiote. J'avais pleurniché que jamais je pourrais vivre sans elle...

Et puis son train était parti... et soudain, j'étais libre.

Et puis voilà, bon vent !...

Elle partait pour une semaine, qu'elle disait. Une semaine pour faire le point, chez une vieille tante que j'avais jamais vue, et que j'imaginai bien, avec des verrues sur les joues et des poils sortant du nez. « Faire le point » ! On sait

## LES NAUFRAGÉS

tous ce que cela veut dire. Ça veut dire se casser en faisant gober à l'autre qu'on sait jamais, que peut-être que l'amour est pas mort, qu'on va peut-être revenir. Ça veut dire se ménager une possibilité de retour, au cas où la vie qu'on envisage de reconstruire ailleurs serait moins belle que prévue. Ça veut dire prendre l'autre pour un con... Et le con, lui, qui comprend que de toutes façons tout est parti en couille, fait semblant d'être d'accord. Il prend un air pénétré d'intelligence, et affirme que c'est certainement la meilleure solution.

Si j'avais eu deux sous de fierté, je lui aurais fait moi-même son baluchon, et je l'aurais jetée dehors en lui disant de se démerder. Mais je l'aimais... Ou plutôt, je m'étais tellement habitué à l'aimer que j'agissais par réflexe, comme un amoureux transi et désespéré... Comme quoi l'amour, ça rend bizarre, c'est dans ces moments-là qu'il faudrait qu'un homme assume sa virilité, et c'est dans ces moments-là, justement, qu'il en a le moins. Enfin, moi j'étais comme ça. C'est pour ça que les femmes m'aimaient au début, parce que je leur ressemblais. Et c'est pour ça qu'elles me quittent à la fin, toujours parce que je leur ressemble. Elles savent pas ce qu'elles veulent, et moi je savais pas ce que je devais être... enfin, je crois.

Au fond, j'avais pas encore complètement réalisé. Une semaine, que je me disais... Parce que c'était logique, rationnel, raisonnable. Parce que j'étais décidément très con !

Elle devait revenir, parce qu'elle avait rendez-vous chez sa psy la semaine d'après. Et sa psy était le seul être au monde capable de lui faire du bien, qu'elle disait.

Sauf que ça fonctionnait plus vraiment...

Ça faisait plus d'un an que Mathilde tentait de se remettre d'un viol qu'elle avait subie dans notre ancien bled. Quand elle m'avait raconté l'histoire, j'avais vu rouge. Je voulais retrouver les mecs qui lui avaient fait ça, leur exploser la gueule, les buter... Mathilde voulait pas porter plainte. Elle avait peur. Les types la menaçaient au téléphone... On s'y était mis à trois pour la convaincre d'aller voir les flics... un mois plus tard.

Dans les bureaux de la brigade des mœurs, ils avaient été gentils avec nous. Ils avaient entendu Mathilde pendant deux jours entiers, lui avaient fait passer des examens médicaux qui ne servaient plus à rien, m'avaient demandé de faire une déposition... Je me rappelle que j'avais chialé dans le bureau du lieutenant de police, que je lui avais dit que j'allais buter les enfoirés qui avaient fait du mal à Mathilde... Et lui, il avait été vachement cool. Vachement compréhensif... Il m'avait dit de pas faire ça, évidemment. Qu'il valait mieux que ces salauds se fassent défoncer le fion en prison, plutôt que moi je m'y retrouve. Il avait raison, bien sûr...

Deux jours après, Mathilde avait avalé tous ses médocs pour en finir avec la vie...

Ce jour-là, j'étais au bureau quand j'avais appris ça. C'est son frère qui m'avait prévenu. Il s'était pointé chez nous, et l'avait trouvé étendue sur le pieu, avec les boîtes de médocs éparpillées partout autour d'elle. Il avait tenté de la réveiller, mais n'y était pas arrivé.

Quand j'ai débarqué à l'hosto, c'est le médecin des urgences qui m'a reçu. Moi, je voulais juste savoir comment elle allait, si elle allait survivre... L'autre m'avait dit de m'asseoir, et avait commencé à me faire son baratin.

## LES NAUFRAGÉS

Je m'étais fâché tout de suite, j'en avais rien à foutre de ses barrières psychologiques à la con, je voulais des réponses à mes questions, pas de blabla inutile.

Finalement on m'avait amené dans une chambre où Mathilde était allongée sans connaissance. Dans le coma, qu'ils disaient. Ils savaient pas si elle allait se réveiller, ni si elle aurait des séquelles.

Elle avait des tuyaux dans la bouche et dans le nez. Et y avait des machines qui faisaient des bips tout le temps. Des machines qui mesuraient les battements du cœur, et d'autres qui mesuraient la tension.

Je m'étais penché sur son front et je l'avais embrassée. J'avais pris sa main dans la mienne, et je lui avais parlé. Je sais plus ce que j'avais dit. Des conneries sûrement... Et puis je lui avais écrit une lettre, au cas où elle se réveillerait pendant la nuit. Je l'avais confiée aux infirmières et j'étais rentré chez moi...

Elle s'était réveillée le lendemain. Quand j'étais passé la voir, elle m'avait demandé pardon. Mais elle m'avait dit qu'elle souffrait trop... Qu'elle avait oublié combien je l'aimais quand elle avait pris ses cachetons. Elle m'avait dit que maintenant elle voulait vivre.

Les psys m'avaient appelé dans leur bureau. Ils m'avaient demandé de signer une demande pour faire interner Mathilde. Je leur avais dit d'aller se faire foutre, qu'on allait tout recommencer de zéro, et qu'on allait s'en sortir sans eux. Puis j'étais repassé dire au revoir à Mathilde et j'étais rentré chez moi.

Le lendemain, c'est elle qui m'avait dit qu'elle voulait être hospitalisée en psychiatrie. Qu'elle en avait besoin pour se remettre de ce qui lui était arrivé. C'était une affaire de quinze jours, qu'ils disaient, les psys...

Elle est sortie trois mois après.

Elle avait changé. Elle savait plus si elle m'aimait. Des fois oui, des fois non ! Des fois, elle venait se blottir contre moi, des fois elle me fuyait. On faisait plus l'amour.

Avant son viol, on arrêta pas. Deux à trois fois par jour. Partout, dans la chambre, dans la cuisine, au bureau même, quand elle m'accompagnait. On attendait que tout le monde soit parti, et on faisait ça sur le bureau du gros Da Silva. Ça avait duré trois ans... Et puis le viol... Et puis plus rien. C'était normal, je me disais. Il fallait que je sois patient. Que je sois doux, que je lui montre à quel point je l'aimais, que je lui redonne envie de vivre, envie de croire en l'avenir...

Et puis un matin, je suis passé chez les flics pour savoir s'il y avait du nouveau. Y en avait. Mathilde avait mitonné. Pas de menaces au téléphone, les relevés étaient clairs. Pas de viol non plus...

J'avais téléphoné à l'HP pour savoir ce qu'ils avaient branlé pendant trois mois à part me pomper du pognon. Ils m'avaient dit que c'était pas mon affaire.

J'avais réussi finalement à voir un des psys de Mathilde qui m'avait dit que ça craignait, qu'il fallait que je fasse gaffe à moi. J'ai pas compris ce qu'il voulait dire.

Et puis un soir, elle m'avait dit qu'elle avait besoin de faire le point. Deux jour après, elle se cassait.

Et puis voilà !...